

# La portée politique de l'expérience prolétarienne

## Apories de *Socialisme ou Barbarie*

Ulysse Lojkin

*The political significance of the proletarian experience. Aporias of 'Socialisme ou Barbarie'*

**Abstract:** The American journal *Correspondence* and the French journal *Socialisme ou Barbarie* both aimed to give primacy to workers' experience of exploitation over its theoretical analysis. This article shows that this primacy was conceived and practised in different ways within these groups: by postulating a harmony between experience and theory; by seeking a political direction in experience, and in theory its conditions of possibility; or finally by aspiring to a pure restitution of experience. Each of these articulations leads to aporias, highlighted by the authors themselves when they debate each other's positions.

**Keywords:** *Socialisme ou Barbarie*; Cornelius Castoriadis; Claude Lefort; Proletarian Experience; Workers' Testimonies.

## 1. Introduction

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, deux jeunes intellectuels, Cornelius Castoriadis et Claude Lefort, sont de plus en plus sceptiques vis-à-vis des positions du Parti Communiste Internationaliste, le parti trotskyste dont ils sont membres. Ils finissent par faire scission et fondent avec quelques camarades le groupe *Socialisme ou Barbarie* et la revue du même nom<sup>1</sup>. Le premier numéro paraît en 1949 et le groupe comme la revue existent pendant une quinzaine d'années, traversant néanmoins deux scissions, en 1958 et en 1963<sup>2</sup>.

La cohérence de la revue tout au long de son existence tient, comme

---

\* ULYSSE LOJKINE: Université Paris-Nanterre (ulysse.lojkin@gmail.com; ORCID: 0000-0002-8478-3705)

<sup>1</sup> Voir Gottraux (1997, 19-46) et Frager (2021, 13 sq.). Ce second ouvrage propose également un utile tableau de correspondance entre les noms d'état-civils des membres du groupe et les pseudonymes dont ils signent leurs articles (2021, 215). Pour une inscription de *Socialisme ou Barbarie* dans le paysage des groupes marxistes hétérodoxes français des années 1950, je renvoie à la thèse d'Aubert (2020, 131-134).

<sup>2</sup> La revue est sous-titrée *Organe de critique et d'orientation révolutionnaire*. Elle est publiée tous les deux puis trois mois ; le quarantième et dernier numéro paraît en 1965. Le groupe s'auto-dissout définitivement deux ans plus tard.

l'a souligné Frédéric Monferrand<sup>3</sup>, à trois thèmes interdépendants qui la caractérisent. Tout d'abord, une certaine analyse du mode de production de leur temps : les différents systèmes économiques en concurrence, à l'Est comme à l'Ouest, ne seraient en réalité que différentes formes d'un même capitalisme bureaucratique, caractérisé autant par l'extraction de survalueur que par le pouvoir administratif d'une classe de gestionnaires dans les appareils d'État et dans les entreprises. Cela se traduit logiquement par une hostilité politique au socialisme d'État, ce qui oppose le groupe non seulement au Parti communiste français et à la Confédération générale du travail qui lui est liée, mais aussi aux anciens camarades trotskistes de Castoriadis et de Lefort. C'est cette même conception du capitalisme bureaucratique qui commande la conception du socialisme conçu comme son abolition, et donc comme autogestion ou, pour reprendre le terme employé au sein du groupe, « gestion ouvrière »<sup>4</sup>.

Le second axe structurant de la revue concerne l'organisation du mouvement ouvrier : le groupe recherche des modes d'organisation qui échappent au primat de l'avant-garde comme il avait été théorisé par Lénine dans *Que faire*<sup>5</sup>. La question de la traduction pratique de cette analyse se pose pour le groupe en particulier lors de la crise politique française de 1958 : une partie des membres jugent le moment venu de fonder un parti pour intervenir plus activement dans la lutte des classes, et le débat sur l'organisation qui s'ouvre alors donne lieu à la première scission.

Enfin, le dernier axe identifié par Frédéric Monferrand est celui de « l'expérience », c'est-à-dire la place accordée par la revue à l'épaisseur de la réalité vécue par les prolétaires, et plus précisément, comme nous le verrons, par les ouvriers dans l'usine. Cette dimension est liée aux précédentes : si la bureaucratie et les partis tirent leur légitimité de leur prétention à connaître la société ou l'histoire, à savoir ce qui est ou ce qu'il faut faire, alors inversement, les ouvriers en lutte contre la bureaucratie doivent se fonder sur un savoir qui ne viendrait que d'eux-mêmes en tant que prolétaires, et donc de l'expérience qui leur est spécifique, celle du procès de travail capitaliste.

C'est ce troisième axe, la question de l'expérience prolétarienne, de sa forme et de son rôle, que j'étudierai ici, en insistant sur les débats que ces

---

<sup>3</sup> Monferrand (2021).

<sup>4</sup> Voir par exemple Mothé (1957) pour un développement centré sur ce concept.

<sup>5</sup> Lénine (1974 [1902]). Il est intéressant que dans ce texte, Lénine défend non seulement une certaine conception du parti, mais aussi du rôle des témoignages ouvriers : il rappelle le rôle qu'ont joué, dans le développement du mouvement ouvrier russe, les « feuilles volantes », journaux d'entreprise qui documentent les conditions de vie et de travail : cette littérature qui prétend dévoiler la « vérité sur la vie ouvrière » rencontre un grand succès, si bien qu'« une véritable passion de 'se faire imprimer' s'empara des ouvriers » (ivi, 67-8), passion qui peut tourner au culte du spontané si on ne la contient pas, selon Lénine.

questions ont suscités au sein même du groupe. J'y associerai également, à titre de complément, l'étude de certains textes de la revue *Correspondence*, pour deux raisons. D'une part, ce groupe a une histoire remarquablement proche de celle de Socialisme ou Barbarie. Fondé en 1951 par C. L. R. James, Raya Dunayevskaya et Grace Lee Boggs (de pseudonymes respectifs Johnson, Forest et Ria Stone) comme une scission du *Socialist Workers' Party* trotskyste, il se définit par les mêmes thèmes structurants que ceux qui viennent d'être cités. Non seulement les deux groupes ont des histoires parallèles, mais ils ont interagi : Castoriadis rencontre Lee Boggs dès 1948 à Paris et lui attribue rétrospectivement un « rôle décisif » dans la formation de sa pensée<sup>6</sup>, il collabore plus tard à un ouvrage commun<sup>7</sup> et *Socialisme ou Barbarie* traduit plusieurs textes du groupe *Correspondence*, dont un long témoignage ouvrier.

Ces deux groupes ont poursuivi de manière radicale un même programme : développer une orientation et un horizon politiques fondés non sur la décision des intellectuels mais, de manière immanente, sur l'expérience prolétarienne, et en particulier l'expérience du travail ouvrier. Mon but dans cet article est d'examiner comment et dans quelle mesure ils ont rempli ce programme et, plus généralement, quelles leçons philosophiques il est possible d'en tirer sur la portée politique de l'expérience prolétarienne.

Cette ambition philosophique et politique est énoncée notamment dans le texte programmatique que Claude Lefort publie en 1952 dans la revue du groupe, intitulé « L'Expérience prolétarienne »<sup>8</sup>. Il est utile de s'y référer d'emblée, non parce qu'il fixerait une position univoque de Socialisme ou Barbarie sur la place de l'expérience, mais au contraire parce qu'on peut lire entre ses lignes une indétermination qui présage des débats que le groupe allait connaître. Selon Lefort, c'est la spécificité historique de la classe prolétarienne qui impose un mode original de connaissance :

Le prolétariat n'est pas seulement ce qu'il paraît être, la collectivité des exécutants de la production capitaliste ; sa véritable existence sociale est cachée, bien sûr solidaire des conditions présentes, mais aussi sourde contradiction du système social (d'exploitation), avènement d'un rôle en tous points différent du rôle que la société lui impose aujourd'hui<sup>9</sup>.

---

<sup>6</sup> Dosse (2018, 129-130). Voir aussi Gottraux (1997, 242-243).

<sup>7</sup> James, Lee et Castoriadis [Chaulieu] (2006 [1956]).

<sup>8</sup> Lefort (1952). Tous les numéros de *Socialisme ou Barbarie* sont en ligne sur le site des Fragments d'histoire de la gauche radicale (archivesautonomies.org), où j'ai également consulté les archives des revues proches qui sont citées plus loin : *Tribune ouvrière*, *Information & Liaisons ouvrières*, *Information Correspondance Ouvrières*, *Pouvoir ouvrier*, *Arguments*, *L'Anti-mythes* et *Les Révoltes logiques*.

<sup>9</sup> Ivi (12).

La sociologie objectiviste ne permet pas d'accéder à cette tendance révolutionnaire cachée ; il faut se tourner vers l'expérience ouvrière. Pourtant, si ce sont bien des témoignages ouvriers que Lefort souhaite recueillir, ce qui l'intéresse au premier chef n'est pas la parole du travailleur mais son « attitude », son « comportement » :

Au lieu d'examiner de l'extérieur la situation et le développement du prolétariat, on chercherait à restituer de l'intérieur son attitude en face de son travail et de la société et à montrer comment se manifeste dans la vie quotidienne ses capacités d'invention ou son pouvoir d'organisation sociale. / Avant toute réflexion explicite, toute interprétation de leur sort ou de leur rôle, les ouvriers ont un comportement spontané en face du travail industriel, de l'exploitation, de l'organisation de la production, de la vie sociale à l'intérieur et en dehors de l'usine et c'est, de toute évidence, dans ce comportement que se manifeste le plus complètement leur personnalité<sup>10</sup>.

Ou encore sa « disposition » :

Leur créativité n'est pas là où elle devrait se manifester selon les normes bourgeoises, leur culture n'existe pas comme un ordre séparé de leur vie sociale, sous la forme d'une production des idées, elle existe comme un certain pouvoir d'organisation des choses et d'adaptation au progrès, comme une certaine attitude à l'égard des relations humaines, une disposition à la communauté sociale<sup>11</sup>.

Tout en désignant l'expérience ouvrière comme la substance normative d'un marxisme vivant, Lefort indique donc qu'il faut privilégier sa forme brute. On en déduit facilement la place qu'il reste au discours théorique, chargé d'explicitier l'implicite, d'élaborer discursivement les attitudes, de prolonger les tendances qui y sont en germe. Lefort ne s'exprime pas précisément, néanmoins, sur l'articulation entre témoignage ouvrier et interprétation théorique. La franche prise de position pour l'expérience prolétarienne laisse ouverte la question de ce qu'on pourrait appeler l'herméneutique prolétarienne.

Ce ne sont que les dernières lignes de l'article qui suggèrent que les intellectuels devraient se tenir en retrait, puisqu'il s'agit « surtout de permettre à des ouvriers de réfléchir sur leur expérience », et il faudrait donc « associer les auteurs mêmes des témoignages à une critique collective des documents »<sup>12</sup>. Nous verrons que Lefort et Henri Simon, à partir de 1958, ont radicalisé cette idée de l'immanence à l'expérience prolétarienne. Mais l'article de 1952 est moins déterminé, et il peut être soumis à d'autres interprétations, laissant une place bien plus active aux intellectuels.

Pour étudier comment et jusqu'où ce programme philosophique et po-

---

<sup>10</sup> Ivi (10).

<sup>11</sup> Ivi (17)

<sup>12</sup> Ivi (19-20).

litique a pu être suivi chez Correspondence et chez Socialisme ou Barbarie, je commencerai par esquisser les rapports sociaux entre intellectuels et ouvriers dans ces deux groupes. Je m'intéresserai ensuite aux différentes configurations intellectuelles engendrées dans ces groupes par ce même programme de primat de l'expérience prolétarienne : l'harmonie préétablie entre le témoignage prolétarien et son interprétation théorique, dans le groupe Correspondence ; la délégation à l'intellectuel de la recherche des conditions de possibilité des aspirations de l'ouvrier, dans le binôme entre Mothé et Castoriadis ; la recherche d'une immanence radicale, chez Simon et Lefort après leur scission<sup>13</sup>. Je chercherai à montrer la logique mais aussi les apories propres à chacune de ces configurations, pour suggérer finalement que ces apories sont inhérentes au programme lui-même.

## **2. Intellectuels et ouvriers : éléments de sociologie des rapports militants**

Le groupe Socialisme ou Barbarie « appartient pour l'essentiel au monde intellectuel, la plupart ont suivi un cursus universitaire »<sup>14</sup>. En effet, la bourgeoisie intellectuelle est bien représentée dans le groupe : Claude Lefort, Jean Laplanche, Jean Léger et Jean-François Lyotard sont agrégatifs ou agrégés de philosophie ou d'histoire, alors que Castoriadis (de pseudonymes Chaulieu et Cardan) et Cyrille Rousseau de Beauplan (de pseudonyme Philippe Guillaume) travaillent pour l'Organisation de coopération et de développement économique (OCDE). Cependant, on trouve plusieurs travailleurs, comme les ouvriers Maurice Rajsfus et Jacques Petit, et surtout deux figures qui jouent un rôle important dans le groupe et sur lesquelles nous reviendrons, Jacques Gautrat (de pseudonyme Daniel Mothé), ouvrier qualifié à Renault Billancourt (qui entre dans le groupe avec un de ses collègues, Gaspard), et Henri Simon, employé d'assurances.

Concrètement, la question de l'articulation entre expérience du travail et horizon politique a donc pour soubassement matériel la division des tâches intellectuelles et militantes entre ouvriers et intellectuels. Certains témoignages s'émerveillent de la place laissée aux témoignages ouvriers dans la pratique du groupe Socialisme ou Barbarie, comme le rapporte un ancien membre dans un entretien :

---

<sup>13</sup> Cette tentative de typologie me conduit à laisser de côté certains témoignages ouvriers parus dans la revue qui sont, en eux-mêmes, non moins intéressants, comme celui de Vivier (1953). Pour un panorama méticuleux de ces témoignages, je renvoie à Gabler (2001).

<sup>14</sup> Dosse (2018, 72).

Ils étaient très préoccupés d'entendre Mothé ou Gaspard. Ils avaient vraiment une honnêteté, un souci extraordinaire de savoir comment ils vivaient dans l'usine, ce qu'il se passait dans les rapports de production. Si tous les textes fondamentaux qu'il [Castoriadis] a écrits – on les discutait ensemble, mais c'est lui qui les a écrits, c'était lui le moteur, incontestablement – ont été vraiment des textes remarquables, à mon avis, c'est parce qu'ils ont traduit dans les faits cette expérience dont on parlait beaucoup dans le mouvement ouvrier : la communication réelle entre les intellectuels et les ouvriers<sup>15</sup>.

Les intellectuels auraient donc bien un rôle crucial, celui de « traduire » l'expérience ouvrière, mais ils se seraient mis dans ce groupe, plus qu'ailleurs, en situation de l'assurer avec « honnêteté », c'est-à-dire en écoutant effectivement la parole des exploités. Pourtant, d'autres témoignages d'anciens membres sont bien plus sceptiques, à propos de Castoriadis en particulier :

Il s'appelait Chaulieu à l'époque, il avait une certaine théorie, et on restait toujours dans la théorie un petit peu marxiste, qui moi me semblait un peu bizarre, selon laquelle la classe ouvrière a une vérité. Donc, pour faire appliquer son point de vue, il influençait beaucoup Mothé, pour que Mothé parle un peu à sa place, et il disait : 'c'est Mothé qui l'a dit', alors il n'y avait plus rien à dire<sup>16</sup>.

Castoriadis aurait donc pu proclamer son adhésion à la vérité de la classe exploitée, sans craindre que cela ne menace sa position hégémonique au sein du groupe, et même en espérant la renforcer, puisque ses camarades intellectuels n'ont pas tous, comme lui, un allié ouvrier prêt à relayer leur point de vue.

Avant de tenter de cerner plus précisément les rapports entre travailleurs et intellectuels chez Socialisme ou Barbarie, il est intéressant de remarquer que ces ambiguïtés se retrouvent dans le groupe de la revue *Correspondence* aux États-Unis. Certes, les trois fondateurs du groupe n'ont pas la même stabilité économique que les fonctionnaires qui animent Socialisme ou Barbarie<sup>17</sup>. Cependant, leur position dans l'espace social les caractérise de diverses manières comme des intellectuels : James, fils d'instituteur, a été

<sup>15</sup> Raffin (2005, 424). J'apporte des modifications de syntaxe sans changer le sens.

<sup>16</sup> Ivi.

<sup>17</sup> À partir des années 1940, Grace Lee enchaîne les emplois de secrétariat, et est brièvement ouvrière ; en 1953, elle épouse James Boggs, militant et ouvrier automobile (Ward, 2016). De même, il est difficile de savoir quelles sont exactement les sources de revenu de Raya Dunayevskaya lorsqu'elle cesse d'être la secrétaire de Trotsky en 1939. Sur les différentes activités de James au cours de sa vie mouvementée, je renvoie à Renault (2016), et sur Dunayevskaya, à la note biographique dans Gogol (2004, 6 sq.). Par ailleurs, et même si ce n'est pas notre objet ici, il faut souligner que Lee Boggs et Dunayevskaya sont des femmes, Lee Boggs est d'origine chinoise, Dunayevskaya est une immigrée juive russe et James un immigré noir de Trinidad, autant de caractéristiques

enseignant, journaliste et écrivain ; Lee Boggs est docteur de philosophie ; Dunayevskaya a été journaliste et militante professionnelle.

Or, le groupe défend une profession de foi strictement ouvriériste :

Toutes les fois qu'un ouvrier avec quelque compréhension de la politique dit quelque chose qui contredit ce que moi je pense en tant qu'intellectuel, je ne le corrige pas, je ne discute pas avec lui. Je lui demande de m'en dire davantage. Je ne l'interromps pas. J'écoute. Et lorsqu'il a dit tout ce qu'il avait à dire et que je l'ai questionné dans le seul but de trouver où il veut en venir, je lui demande d'écrire ses vues noir sur blanc. Et je passe des jours et des semaines en réfléchissant dessus<sup>18</sup>.

Selon ce texte, l'intellectuel devrait donc recevoir la parole ouvrière presque comme une parole sacrée : non seulement il doit l'écouter et la prendre en compte, mais si elle ne lui paraît pas sensée d'emblée, il doit la méditer jusqu'à lui trouver un sens. Sa vérité est présupposée.

Le contraste avec ce que nous savons de la sociologie du groupe n'en est que plus remarquable. En effet, l'authenticité de certains témoignages ouvriers du côté américain n'est que partielle. L'une des productions qui fait connaître le groupe est le livre *L'Ouvrier américain*, de Paul Romano, pseudonyme de Phil Singer, qui était ouvrier chez General Motors<sup>19</sup>. Mais le livre est composé de deux parties : la première est le témoignage de Romano, le second est la déduction théorique de Ria Stone (Grace Lee Boggs), qui avait d'ailleurs probablement aussi participé à la mise en forme de la première partie<sup>20</sup>. Un exemple plus frappant encore est le livre *Cœur indigné*, témoignage d'un ouvrier noir, qui paraît en 1952 signé sous pseudonyme par cet ouvrier, Si Owens<sup>21</sup>. En réalité, Si Owens avait témoigné oralement, Constance Webb, la femme de C.L.R. James, avait rédigé le livre, et c'est Raya Dunayevskaya qui avait choisi le titre et choisi de ne signer que du nom de l'ouvrier<sup>22</sup>. L'authenticité prolétarienne est ainsi mise en scène et construite par les intellectuels.

Il faut donc maintenant nous tourner vers le contenu même de leurs interactions et observer la division du travail intellectuel à l'œuvre, afin de déterminer ce qui, dans les témoignages des ouvriers sur leur vie à l'usine, sert de support à l'élaboration analytique et politique, dans quelle mesure la théorisation sur l'horizon communiste est contrainte par cette expérience ou dans quelle mesure elle est proprement la décision du théoricien lui-même.

---

téristiques qui les éloignent d'une position sociale dominante dans les États-Unis de l'époque.

<sup>18</sup> R. M. (1954, 76).

<sup>19</sup> Romano [Singer] (1949-1950 [1947]).

<sup>20</sup> Haider et Mohandesi (2013).

<sup>21</sup> Denby [Ward, Owens] (2017 [1952]). La première édition de 1952 est signée Ward, la seconde édition augmentée de 1978 est signée Denby.

<sup>22</sup> Haider et Mohandesi (2013).

### 3. L'harmonie préétablie : Romano et Stone

Examinons d'abord un premier binôme d'une figure prolétarienne et d'une figure intellectuelle, et à ce sujet le rapport entre Paul Romano et Ria Stone, pseudonymes respectifs de Phil Singer et de Grace Lee Boggs, membres du groupe *Correspondence*.

Le récit de Romano est documentaire, mais il aboutit bel et bien à une orientation normative. Romano raconte que les ouvriers, lorsqu'ils le peuvent, visitent les autres ateliers, aspirant à « connaître les techniques et les pratiques des départements voisins » ; ils discutent de « la meilleure manière de faire un boulot de la première à la dernière opération » ; ils inventent des améliorations aux machines qu'ils ne dévoilent pas aux contremaîtres, et enfin, donnent libre cours à leur créativité productive chez eux, sur leur propre voiture<sup>23</sup>. Un peu plus loin, dans une section intitulée « Coopération », il raconte comment un jour, face à un problème d'aération que la maîtrise ne résolvait pas, il propose de se hisser jusqu'aux fenêtres pour les ouvrir, et que les autres ouvriers le suivent, enthousiastes<sup>24</sup>. Passage symbolique, de la capacité coopérative des ouvriers supérieure à celle de la bureaucratie tout d'abord, mais aussi parce qu'il s'agit d'ouvrir les fenêtres pour que l'usine cesse d'être un lieu d'enfermement étouffant, et enfin parce que si cette anecdote montre que « les ouvriers sont prêts à coopérer pour améliorer les conditions d'existence à l'usine », elle montre aussi qu'il faut l'intervention d'un ouvrier militant (Romano lui-même) pour que cette capacité commence à se réaliser.

En conclusion enfin, Romano soutient que, du fait de la parenté entre les différentes machines modernes, tout ouvrier peut facilement devenir polyvalent. Ces trois tendances qu'il décèle autour de lui – créativité, coopération, polyvalence – lui permettent de parler au singulier de « Ce que veut l'ouvrier » :

Il lutte aveuglément pour se débarrasser du poids que fait peser sur lui un système de production dénaturé. [...] Faire de son travail quelque chose qui ait un sens dans son existence, un mode d'expression de l'ensemble de sa personnalité, voilà ce qu'il voudrait faire passer dans les faits. C'est parce que je sens moi-même cela et que je le vois autour de moi que je suis un militant révolutionnaire socialiste. Le socialisme n'est pas seulement un souhait pieux. C'est dans la vie quotidienne qu'il doit s'engendrer et dans les luttes des ouvriers et il doit leur apporter une nouvelle vie dans ce qui leur est le plus proche et qui est aussi le plus proche à la société elle-même : leur travail<sup>25</sup>.

---

<sup>23</sup> Romano [Singer] (1950, 127-9).

<sup>24</sup> (Ivi) 132.

<sup>25</sup> Ivi (134).



Si Romano lui-même propose une interprétation généralisante à son témoignage, ce mouvement est amplifié par le texte situé en seconde partie, rédigé par Grace Lee Boggs, une intellectuelle du même groupe. En préface à la traduction dans *Socialisme ou Barbarie*, Castoriadis présente ce texte comme « l'élaboration et l'amplification théoriques des données décrites par Romano<sup>26</sup> ». En effet, pour Stone, Romano montre ce que subit le prolétariat : « En lisant la description que donne Romano de la vie dans l'usine, on comprend avec une clarté brutale combien l'aliénation du travail pénètre profondément les fondements mêmes de notre société<sup>27</sup>. » Mais il montre aussi la tendance interne qui permet d'en sortir, par laquelle « les forces productives inhérentes aussi bien à la machine qu'à l'homme [seront] libérées<sup>28</sup> ». Cette tendance, pour Stone, est perceptible dans le témoignage de Romano :

Les ouvriers décrits par Romano qui errent à travers l'usine, en jetant un regard affamé sur les différentes machines et les diverses opérations, cherchent cette appropriation et ces nouveaux rapports naturels humains. [...] Aux yeux de l'intellectuel qui méprise le processus de travail, le programme social de Marx concernant l'appropriation humaine des forces productives sociales peut paraître abstrait. Mais l'ouvrier qui dessine ingénieusement de nouveaux outils ou pense attentivement à différents montages [...] n'aurait pas de difficultés pour comprendre que les nouveaux rapports de production doivent être basés sur le 'développement intellectuel et social libre de l'individu'. Il n'y a pas d'autres rapports de production qui pourraient rompre la contradiction qui déchire la vie quotidienne des ouvriers dans l'usine<sup>29</sup>.

À même le témoignage d'un ouvrier d'industrie contemporain, Stone prétend donc retrouver les thèses marxistes concernant le développement de la créativité et de la polyvalence ouvrières, qui seraient le prélude au socialisme – c'est la théorie de la socialisation immanente du travail que Marx expose dans le *Capital*, selon laquelle les évolutions du processus de travail capitaliste, en accroissant l'interdépendance entre les ouvriers, préfigurent l'abolition de la propriété privée des moyens de production<sup>30</sup>.

Or cette forme d'articulation entre expérience ouvrière et théorie socialiste n'est pas isolée. On la retrouve sous une forme proche, quoique plus sommaire peut-être, lorsque Philippe Guillaume, un membre de la vieille garde de *Socialisme ou Barbarie*, s'établit en usine et en tire un témoignage en 1960. On y retrouve une section intitulée, comme chez Romano, « Les

---

<sup>26</sup> Castoriadis [Chaulieu] (1950,67).

<sup>27</sup> Stone [Boggs] (1950, 73), dans le chapitre 1, § « L'aliénation des ouvriers ».

<sup>28</sup> *Ivi* (76).

<sup>29</sup> *Ivi*.

<sup>30</sup> Voir notamment Marx (2016[1867], 467-470, section 4, chap. 13 « Machinerie et grande industrie », §9 « Législation sur les fabriques », (p. 544-548 dans l'édition PUF)).

contradictions de la production », et qui fait apparaître de nouveau l'opposition entre créativité ouvrière et rigidité bureaucratique :

Non seulement les méthodes de production évoluent sans arrêt, mais encore, quotidiennement, il se produit des trous dans le processus de production, aussi bien dans son aspect humain que dans son aspect matériel. Maladies, accidents, déplacements, nouveaux venus, ou alors arrêt de machines, malfaçons ou imperfections, changement trop rapide de la structure de la demande, innovations difficiles à mettre au point, voire erreurs des services d'études. [...] Il faut donc une très grande souplesse d'adaptation du personnel humain qu'il a à sa disposition. [...] La production repose donc qualitativement sur les éléments de qualité, ceux qui s'écartent le plus du type OS<sup>31</sup>.

Ce qu'il appelle le « type OS » est ce à quoi le capital voudrait réduire le travailleur, un simple accessoire mécanique. Pour Guillaume, cette tendance est en fait impossible et contradictoire, même pour les travailleurs qui occupent un poste d'OS : la réalité de la production requiert en fait toujours une polyvalence de leur part. Il développe cette idée ainsi :

Si l'on réfléchit, on se rend compte que si l'usine moderne dans son ensemble repose obligatoirement sur l'esprit OS, la production dans chaque cas particulier repose essentiellement sur la négation de cet esprit. Cette contradiction n'est nullement abstraite et désincarnée, elle est au contraire personnifiée dans des individus bien vivants et qui pensent et réagissent. L'OS vomit son travail et l'ouvrier expérimenté se défend énergiquement contre ce rôle de bouche-trou qu'on veut lui faire jouer<sup>32</sup>.

Romano, Stone et Guillaume concourent donc au même but : montrer que loin d'être dépassées, les contradictions historiques esquissées par Marx sont bien actuelles et même « incarnées » et « personnifiées » dans des ouvriers dont on peut recueillir les témoignages. L'articulation normative prend donc ici le modèle d'une juxtaposition, dans le texte de Romano modifié par Stone (qui le prolonge aussi dans sa deuxième partie), comme dans celui de Guillaume, intellectuel établi, qui retrouve dans sa brève expérience de l'usine la théorie qu'il y cherchait.

Si intéressante que soit cette articulation, elle ne semble donc pas nous permettre d'isoler ce qui vient du témoignage du travailleur et ce qu'y ajoute le théoricien ou l'intellectuel. De plus, dans les deux cas, l'horizon politique semble confiné à l'unité de production : c'est là que la créativité ouvrière pourrait devenir souveraine, alors que les textes ne mentionnent pas la question d'un horizon socialiste à l'échelle de l'économie entière.

---

<sup>31</sup> Guillaume [Rousseau de Beuplan] (1960-61, 49).

<sup>32</sup> Ivi (50).

#### **4. Les conditions de possibilité de l'autonomie ouvrière : Mothé et Castoriadis**

Ces deux limites sont levées dans le cas du rapport entre Mothé et Castoriadis. Daniel Mothé, alias de Jacques Gautrat, jouait comme cela a été dit plus haut dans le groupe militant le rôle de l'ouvrier par excellence. Il était aussi étroitement lié à Castoriadis, la figure intellectuelle dominante. Si cette relation est particulièrement intéressante, c'est d'abord parce que Mothé ne se contente pas d'écrire dans une revue contrôlée par les intellectuels. S'il participe à *Socialisme ou Barbarie*, il a en effet aussi son propre journal, *Tribune ouvrière*, écrit par et pour les ouvriers de Renault. Il défend la fondation de ce « journal ouvrier » dans les colonnes de *Socialisme ou Barbarie* :

Non seulement l'appareil du journal ne sera pas séparé de ses lecteurs, mais aussi le contenu du journal sera déterminé par cet ensemble de rédacteurs, diffuseurs, lecteurs ouvriers. Le journal n'aura pas comme objectif de diffuser une conception politique déterminée dans la classe ouvrière, mais partira des expériences concrètes des ouvriers, individuelles ou collectives, pour répondre aux problèmes qui préoccupent ceux-ci<sup>33</sup>.

Il s'agit donc pour Mothé d'abolir plusieurs séparations : entre rédacteurs, lecteurs et « diffuseurs », c'est-à-dire probablement ceux qui distribueront le journal dans les ateliers, mais aussi la séparation entre les « expériences concrètes des ouvriers » avec les problèmes qu'elles posent, et la « conception politique déterminée » qui résoudrait ces problèmes. On peut donc dire qu'il s'agit d'un projet d'écriture immanente à l'expérience ouvrière. Ce projet n'en est pas moins politique. La forme du journal se fonde sur une certaine compréhension de la lutte des classes :

Cette conception est que la lutte de classe la plus élémentaire contient en elle-même des éléments fondamentaux pour la destruction du système capitaliste et pour l'institution du socialisme. Et ce sont ces éléments que le journal doit chercher et développer. Pour elle, il y a une liaison profonde entre les conceptions révolutionnaires du socialisme et la lutte ouvrière de tous les jours<sup>34</sup>.

Mothé précise ce point : « Le journal a une ligne. C'est la discussion et la confrontation des ouvriers<sup>35</sup>. » La ligne politique se définit donc par le refus de toute ligne politique extérieure au discours des ouvriers eux-mêmes ; le rôle du militant serait alors de protéger cette discussion imma-

---

<sup>33</sup> Mothé [Gautrat] (1955, 27).

<sup>34</sup> Ivi (34).

<sup>35</sup> Ivi (35).

nente de son « étouffement par des politiciens habiles »<sup>36</sup>.

C'est cette même conception épistémologique et politique qui lui permet de s'opposer par exemple au sociologue Alain Touraine lorsque celui-ci propose une analyse sur la « Situation du mouvement ouvrier » dans la revue *Arguments*<sup>37</sup>. Daniel Mothé lui répond qu'il faut partir du point de vue de l'ouvrier lui-même, car « la vie en usine est éducative sur la société capitaliste »<sup>38</sup>, à commencer par l'oppression bureaucratique et le « gaspillage » qu'elle entraîne.

Ces textes en restent néanmoins à un niveau programmatique. Concrètement, quel contenu Mothé donne-t-il à cette politique ouvrière immanente à l'expérience ? Un des textes les plus riches d'enseignement de sa part sur ce point est publié dans *Socialisme ou Barbarie* et intitulé « L'usine et le problème de la gestion ouvrière ». Mothé y témoigne des rapports sociaux à l'usine, de leurs contradictions et des tendances socialistes qu'on peut déjà y percevoir. Il défend que l'idée bureaucratique de « rationalisation » est illusoire. La classification des ouvriers en différentes catégories, et le système de promotion qui la détermine, est arbitraire, de sorte qu'un système parallèle et informel est nécessaire :

Malgré cette anarchie dans la répartition de la main-d'œuvre l'atelier marche. L'O.S. qui fait un travail de P2 se débrouille, l'ajusteur à qui l'on donne une machine nouvelle se débrouille, il apprend son métier. [...] Ce débrouillage n'a rien à voir avec le débrouillage individuel. L'ouvrier ne peut apprendre son métier ou faire un métier qu'il ne connaît pas, que parce qu'il vit dans une collectivité, parce que ses camarades lui enseignent et lui communiquent leur expérience et leur technique. Sans cet apport des autres ouvriers, l'irrationalité de l'utilisation de la main d'œuvre entraînerait des catastrophes dans la production<sup>39</sup>.

La même contradiction entre la tendance bureaucratique à l'isolement et à la parcellisation et la résistance coopérative des ouvriers reparait de différentes manières dans la production. L'ouvrier est ainsi clivé entre un « ouvrier robot » et un « ouvrier homme »<sup>40</sup>. Pour que la production fonctionne, l'ouvrier homme doit nécessairement intervenir, comme le montre le cas d'un atelier d'outillage : lorsque les consignes officielles sont imparfaites, les ouvriers dédoublent les consignes écrites par des consignes orales, les dessins officiels par des ajouts au crayon, et la hiérarchie officielle

---

<sup>36</sup> Ivi.

<sup>37</sup> Touraine (1959).

<sup>38</sup> Mothé [Gautrat] (1959, 22), et à la page suivante : « La solution se trouve en germe tous les jours, dans la lutte constante des ouvriers qui s'opposent à ce système de production et dans leur tendance à imaginer mille astuces pour que cette même production qui les opprime fonctionne tout de même. »

<sup>39</sup> Mothé [Gautrat] (1957, 81).

<sup>40</sup> Ivi (86).

par des communications interdites, y compris des conseils des ouvriers spécialisés aux ouvriers qualifiés<sup>41</sup>. La parcellisation des tâches, elle aussi, rencontre ses limites : lorsque les consignes imposent un aller-retour entre l'atelier d'outillage et l'atelier d'affûtage, « pour ne pas perdre de temps nous arrangeons nous-mêmes notre outillage, nous préférons perdre un peu de temps à nous transformer en affûteur que d'attendre »<sup>42</sup>. Mothé interprète ces formes élémentaires de polyvalence et de coopération comme des prémices du socialisme :

L'ouvrier, pour combler les lacunes de l'organisation de l'usine, passe au-dessus des règlements. Il sait faire plus que ce qu'on lui demande. Il court-circuite des organismes de transmission tels que la maîtrise, il rectifie les erreurs des bureaux des méthodes, parfois celles des dessinateurs ou des techniciens. [...] Partout il tend à remplacer les rouages des organismes de gestion. Dans l'usine socialiste il devra les remplacer complètement<sup>43</sup>.

Les principes socialistes issus de l'expérience quotidienne du travail seraient donc l'abolition du travail parcellisé par « l'universalisation des tâches » et la suppression de la coercition hiérarchique et bureaucratique au profit de la morale collective et de l'autogestion.

Concrètement, « les réunions d'équipes devront décider de l'organisation de leur propre travail et de tous les problèmes relatifs à ce travail : disposition des machines, hygiène de l'atelier, etc. Remplacer tout le système bureaucratique de l'atelier par les assemblées de ces équipes est un moyen de résoudre les contradictions de la production à l'échelle de l'équipe. »<sup>44</sup> Mais cette solution concrète, qui se situe dans le prolongement direct des expériences quotidiennes de coopération informelle précédemment citées, a ses limites immédiatement mentionnées : « [Ce moyen est-il efficace] à l'échelle de l'atelier ? De l'usine ? »

Daniel Mothé ébauche une solution fondée sur l'élection de délégués d'équipe chargés de ces tâches de coordination, mais il s'interrompt vite :

Mais ici nous abordons la question de la coordination des différents ateliers. C'est une question qui soulève toute une série de problèmes qu'il nous est impossible d'aborder aussi concrètement dans le cadre de cet article. L'horizon de l'ouvrier est limité à son atelier et il lui est impossible de dépasser, comme individu isolé, cet horizon. Ce n'est qu'en collaboration avec ceux qui appartiennent aux autres ateliers, aux bureaux, aux services techniques, que nous pourrions entreprendre cette tâche<sup>45</sup>.

---

<sup>41</sup> Ivi (88).

<sup>42</sup> Ivi (90).

<sup>43</sup> Ivi (98-99).

<sup>44</sup> Ivi (109).

<sup>45</sup> Ivi (110).

La question de la coordination, dans l'usine et plus encore en-dehors entre les unités de production – question qu'il ne prétend même pas aborder – représente donc le seuil de validité de la procédure qui déduit de l'expérience ouvrière l'horizon socialiste.

Or ce texte de Mothé paraît à côté d'un autre texte qui prétend précisément répondre à cette question : « Le contenu du socialisme », signé par Pierre Chaulieu, pseudonyme de Castoriadis. Le premier épisode de l'article de Castoriadis côtoyait déjà des textes ouvriers déjà cités, « Le problème du journal ouvrier » de Mothé et la « Vie en usine » de Vivier. Il commence par refuser, en apparence sans équivoque, la voie du socialisme utopique, c'est-à-dire d'une politique abstraite de l'expérience ouvrière, cite avec approbation le « refus du socialisme utopique » et la « méfiance des solutions livresques » chez Marx<sup>46</sup>. Il insiste sur ce point :

Par sa nature même, la solution du problème de la gestion ouvrière ne peut tenir dans une formule, ou, comme nous l'avons déjà dit, la seule loi véritable que connaisse la société socialiste est l'activité déterminante perpétuelle des organismes gestionnaires des masses. Les considérations qui suivent ne visent donc pas à 'résoudre' théoriquement le problème de la gestion ouvrière – ce qui serait encore une fois une contradiction dans les termes – mais d'en clarifier les données. Nous visons seulement à dissiper des malentendus et des préjugés largement répandus<sup>47</sup>.

C'est dans la suite du texte que Castoriadis en arrive à ses propositions institutionnelles<sup>48</sup>. Il réitère que c'est de l'expérience ouvrière qu'il faut partir et que le rôle du théoricien est seulement de dégager des conditions de possibilité institutionnelles générales permettant le déploiement endogène de l'autogestion ouvrière.

Pourtant, à mesure que progresse la lecture, on voit ce rôle transcendantal de médiation théorique prendre de plus en plus de place et définir de plus en plus précisément l'organisation économique de la société future : la planification serait assurée par un ordinateur procédant à partir de matrices de Leontief<sup>49</sup>, la consommation resterait marchande<sup>50</sup>, les revenus monétaires de tous seraient strictement égaux<sup>51</sup>. Castoriadis laisse certes le choix de deux paramètres structurants à la décision démocratique : le temps de travail et le partage du produit entre investissement et consommation<sup>52</sup>. C'est ce qu'il appelle la « décision fondamentale », et il est indéniable que

---

<sup>46</sup> Castoriadis [Chaulieu] (1955, 12).

<sup>47</sup> Ivi (16).

<sup>48</sup> Castoriadis [Chaulieu] (1957).

<sup>49</sup> Ivi (37). Les coefficients de la matrice de Leontief rendent compte des interdépendances techniques entre les différentes branches de l'économie.

<sup>50</sup> Ivi (41).

<sup>51</sup> Ivi (43).

<sup>52</sup> Ivi (44-47).

ces paramètres sont de première importance, mais on pourrait aussi bien souligner que Castoriadis prend lui-même, en tant que théoricien, une série de décisions au moins aussi fondamentales sur le mode de planification et l'allocation des biens de consommation.

Une fois dressé ce tableau économique de la société future, on peut donc se souvenir avec une certaine ironie des nombreuses mises en garde contre le socialisme utopique dans la première partie de l'article. De fait, cette détermination précise du « contenu du socialisme » ne découle pas de l'expérience ouvrière, mais bien plutôt des raisonnements de Castoriadis. Certes, son point de départ est l'idée d'autogestion dans l'unité de production, et il cherche ensuite les structures institutionnelles qui la rendraient possible. Mais on voit que cette autogestion se trouve vite confrontée à une question d'échelle : c'est la question de la coordination entre ateliers et usines qui permet à Castoriadis de glisser, toujours au nom de la recherche des conditions de possibilité de l'autogestion, vers un discours qui devient de moins en moins aisé à distinguer de la posture de socialiste utopique qui lui avait d'abord servi de repoussoir.

Le texte sur le « contenu du socialisme » que nous venons de commenter est publié en 1957, un an avant un événement crucial dans la vie du groupe Socialisme ou Barbarie : sa scission, avec le départ de Claude Lefort et Henri Simon. Ceux-ci reprochent justement à Castoriadis de reproduire le monopole politique et théorique de l'intellectuel dans l'organisation. La réponse de Castoriadis est donc l'occasion pour lui de préciser sa position sur l'articulation entre expérience et théorie. Il répète tout d'abord qu'il n'admet pas de « 'vérité' sur le socialisme pouvant être établie par une élaboration théorique en dehors du contenu concret créé par l'activité historique et quotidienne du prolétariat »<sup>53</sup>. Cette position résolument anti-utopique ne retire pas pour autant tout rôle à l'élaboration théorique :

La source dernière des idées et des principes [de la théorie révolutionnaire] ne peut être autre que l'expérience et l'action du prolétariat, historique aussi bien que quotidienne. Toute la théorie économique est à reconstruire à partir de ce qui est contenu en germe dans la tendance des ouvriers vers l'égalité des salaires ; toute la théorie de la production, à partir de l'organisation informelle des ouvriers dans l'entreprise ; toute la théorie politique, à partir des principes incarnés par les Soviets et les Conseils<sup>54</sup>.

Plutôt que d'opposer l'expérience prolétarienne et la théorie socialiste, Castoriadis fait donc de la première la base ou le fondement de la

<sup>53</sup> Castoriadis [Cardan] (1959, 79). À la page suivante : « Le contenu du socialisme, c'est précisément cette activité créatrice des masses qu'aucune théorie n'a jamais pu et ne pourra jamais anticiper », variation sur l'expression de Marx selon laquelle le communisme est « le mouvement réel qui abolit l'état actuel » (Marx et Engels 1988 [1846], 33).

<sup>54</sup> Castoriadis [Cardan] (1959, 81).

seconde. Mais cette articulation demande à être précisée, surtout si l'on se souvient de la place que finissait par prendre la théorie dans l'article sur le contenu du socialisme. La fin de l'article donne une indication qui me paraît décisive en superposant le rapport entre théorie et expérience immédiate à un rapport d'échelles :

[Chez Lefort], le milieu et l'expérience de l'entreprise sont considérés comme seuls importants [...]. L'action des militants « dans les entreprises » paraît la seule qui compte vraiment ; toute autre action est réduite à communiquer « des informations et des connaissances » ; le travail permanent visant à formuler de façon universelle le sens de l'expérience de la société, aussi bien immédiate que médiate, que font les travailleurs, est ignoré<sup>55</sup>.

Sous la plume de Castoriadis, « l'expérience prolétarienne » se dédouble donc : une expérience immédiate, confinée à l'entreprise, la seule selon lui qui intéresse Lefort ; et une « expérience de la société », qu'il qualifie d'expérience mais qui ne se forme pas spontanément, et est au contraire le produit d'un travail de formulation. Si cette expérience de la totalité doit être construite à l'aide de la théorie, c'est à cause de la complexité des mécanismes causaux qui s'y jouent : c'est cette complexité qui pose « le problème du programme, de l'idéologie, de la théorie »<sup>56</sup>.

Ainsi, contre Lefort qui réduit le rôle de l'instance théorique à l'information, c'est-à-dire à une simple circulation des expériences immédiates, il défend un rôle d'analyse, d'articulation et de proposition. Le théoricien doit expliquer les interactions matérielles effectives entre les unités de production qui sont aussi des unités élémentaires d'expérience immédiate, et en déduire la structure d'interaction globale compatible avec une émancipation locale. Castoriadis y revient dans un entretien des années 1970, qu'il accorde à des militants qui voulaient en savoir plus sur les débats des années 1950 internes à Socialisme ou Barbarie.

Nous nous proclamons partisans de la gestion ouvrière (ou de l'autogestion comme l'on dit maintenant) ; qu'est-ce que cela veut dire, qu'est-ce que cela implique ? Supposons que les ouvriers établissent leur pouvoir dans chaque usine séparément ; il reste le fait que toutes les usines sont directement et étroitement interdépendantes, que l'intégration de leurs activités doit être faite d'une manière ou d'une autre ; et que, si elle n'est pas faite de manière révolutionnaire, elle sera faite quand même, inéluctablement, et alors de manière bureaucratique, c'est-à-dire par des spécialistes de l'universel, qui diront, pour commencer : « Vous vous gérez dans votre coin, c'est très bien ; nous, nous allons nous occuper de la coordination générale. » Évidemment, si cela avait lieu, la « gestion » locale serait très rapidement vidée de toute signification<sup>57</sup>.

<sup>55</sup> Castoriadis [Cardan] (1959b, 61).

<sup>56</sup> Ivi (62-63).

<sup>57</sup> Castoriadis (1974).



Une autogestion seulement locale serait donc vidée de tout sens et facilement détournée en un sens bureaucratique. Pour l'éviter, il faut assumer la question de la coordination économique d'ensemble, à toutes les échelles, et la poser non de manière bureaucratique, mais à partir de l'expérience elle-même. C'était bien le projet de Castoriadis dans l'article sur « Le contenu du socialisme », mais nous avons vu qu'il peinait à éviter véritablement la résurgence d'une attitude utopiste s'arrogeant la prérogative de dessiner le plan des structures de coordination. On comprend dès lors que Lefort et Simon aient cherché une autre voie ; c'est vers elle que je me tourne maintenant.

## **5. Lefort et Simon : la tentation de l'immanence**

Le différend qui conduit à la scission de Socialisme ou Barbarie porte sur la réaction appropriée à la prise de pouvoir du général de Gaulle en 1958, et sur des questions d'organisation. Castoriadis défend l'importance d'un parti alors que Lefort et Simon la refusent<sup>58</sup>. Mais on peut interpréter cette rupture aussi, de manière indissociable, comme une rupture à propos de la place à accorder à l'expérience prolétarienne.

Les mêmes militants qui avaient interrogé Castoriadis en 1974 ont également interrogé Lefort et Simon, et il est intéressant de se tourner vers ces textes pour saisir quel était leur point de vue dans cette dispute, en particulier sur la place de l'expérience prolétarienne. Lefort mentionne tout d'abord C. L. R. James et Raya Dunayevskaya, les deux théoriciens du groupe *Correspondence*. Il s'inscrit en faux contre « le dogmatisme, la systématisation mégalomane de ces théoriciens, prétendant inscrire dans un hégélianisme primaire une analyse qui rendait compte et de l'histoire universelle et du détail de la vie sociale<sup>59</sup> », et il reproche à Castoriadis sa proximité avec eux.

Contre Dunayevskaya et contre Castoriadis, en même temps qu'il aspirait à une autre conception de l'organisation, Lefort cherchait donc une autre articulation entre expérience et théorie. C'était déjà le double thème de son débat avec Sartre en 1953 dans les pages des *Temps modernes*, où il reprochait à celui-ci une défense du Parti Communiste Français fondée, selon lui, sur un mépris du potentiel politique de l'expérience prolétarienne<sup>60</sup>. Cela devient plus net encore dans le texte de 1958 par lequel il justifie son départ de Socialisme ou Barbarie :

---

<sup>58</sup> Gottraux (1997, 87-100 (partie I, chap. 5 « 1956-1958 : une phase de transition »)); Frager (2021, 101 sq. (chap. 6 « La première vraie scission de Socialisme ou Barbarie »)).

<sup>59</sup> Lefort (1975).

<sup>60</sup> Lefort (1953), utilement commenté par Feron (2019).

Nous ne pouvons admettre que la conscience politique soit introduite du dehors dans le prolétariat par une fraction organisée [...]. La politique n'est donc pas à enseigner, elle est plutôt à expliciter comme ce qui est inscrit à l'état de tendance dans la vie et la conduite des ouvriers. Mais cette idée conduit à bouleverser l'image de l'activité du militant ; ce n'est plus comme le voulait Lénine « le tribun populaire » sachant profiter de la moindre occasion pour « exposer devant tous ses convictions socialistes et ses revendications démocratiques » (*Que faire*) ; c'est celui qui, *partant* d'une critique ou d'une lutte des travailleurs dans un secteur déterminé, tente d'en formuler la portée révolutionnaire, de montrer comment *elle met en cause le fait même de l'exploitation* et donc, de l'étendre<sup>61</sup>.

Au travail militant de l'avant-garde léniniste se substitue ainsi un travail herméneutique dont la base est l'« expérience propre des rapports de production » par les travailleurs, expérience qu'il faut « expliciter » et « étendre » pour en « formuler la portée révolutionnaire ». Si toute forme de léninisme, même démocratique comme celle que prône Castoriadis, est rejetée, c'est donc en vertu du principe épistémologique de primat de l'expérience. « C'est une utopie que s'imaginer qu'une minorité organisée puisse s'approprier une connaissance de la société et de l'histoire qui lui permette de forger à l'avance une représentation scientifique du socialisme »<sup>62</sup>, affirme Lefort, visant implicitement le texte de Castoriadis sur le contenu du socialisme. En effet, le prolétariat « ne dispose que de son expérience dont le cours compliqué et jamais assuré ne peut se déposer sous aucune forme objective »<sup>63</sup>. Cette phrase est peut-être l'affirmation la plus claire du principe d'immanence dans l'expérience prolétarienne que j'attribue à Lefort. Dunayevskaya et Castoriadis prétendaient, eux aussi, s'appuyer sur les témoignages ouvriers, mais en leur appliquant une série d'opérations théoriques comme à un matériau déterminé – c'est justement cette idée que l'expérience puisse une fois pour toutes être objectivée pour être ensuite la base d'un travail théorique que Lefort refuse. Dès lors, le travail militant doit « chercher ses formes d'action dans des noyaux multiples de militants organisant librement leur activité et assurant par leurs contacts, leurs informations et leurs liaisons non seulement la confrontation mais aussi l'unité des expériences ouvrières<sup>64</sup>. » Le rôle de l'intellectuel est donc d'assurer la circulation des expériences :

<sup>61</sup> Lefort (1958, 125126-6).

<sup>62</sup> Ivi (130).

<sup>63</sup> Ivi (132).

<sup>64</sup> Ivi (134). À la même page, Lefort parlait certes de « mettre en train quelques analyses sérieuses » à propos « des rapports de production, de la bureaucratie en France ou de la bureaucratie syndicale » – synthèse de ce qu'il considère sans doute comme les résultats effectifs du travail théorique de Socialisme ou Barbarie – mais il précise aussitôt

L'action de ces derniers éléments [des intellectuels] ne peut avoir d'autre objectif que de soutenir, d'amplifier, de clarifier celle que mènent les militants ou les groupes d'entreprises. Il s'agit d'apporter à ceux-ci des informations dont ils ne disposent pas, des connaissances qui ne peuvent être obtenues que par un travail collectif, mené hors des entreprises ; il s'agit de les mettre en contact les uns avec les autres, de faire communiquer leurs expériences séparées, de les aider à constituer peu à peu un véritable réseau d'avant-garde<sup>65</sup>.

Dès lors, l'expérience ouvrière prend une place différente dans les deux groupes : ceux qui restent à Socialisme ou Barbarie maintiennent la séparation entre un journal ouvrier et une revue théorique, alors que Lefort et Simon fondent un nouveau groupe et une nouvelle revue, *Information & Liaison Ouvrières*, ou *I.L.O.*, qui prend plus tard le nom *Information et Correspondance Ouvrières*, ou *I.C.O.* La revue se définit par les paragraphes suivants, qui forment l'entête des premiers numéros :

*Information ouvrière* : nous tentons avec nos moyens, très modestes, de mettre entre les mains d'ouvriers et d'employés des informations qui peuvent leur être utiles dans leur lutte quotidienne.

*Liaison ouvrière* : Nous tentons de mettre en contact des militants ou petits groupes dont les expériences doivent être rapprochées et confrontées pour gagner en efficacité.

*L'information et la liaison ouvrières* ne deviendront *action* et *vérité* qu'entre les mains de *ceux qui travaillent dans les entreprises*<sup>66</sup>.

De fait, si les premiers numéros du journal donnent plus de place aux analyses qu'aux témoignages, les récits de grèves ouvrières en usines, informés par des témoignages d'ouvriers sur place, se multiplient bien à partir du numéro 4 de décembre 1958, à l'étranger et en France. Cela inclut aussi à partir du numéro 10, trois mois plus tard, des « lettres de lecteurs » décrivant la situation dans tel ou tel secteur.

Les témoignages ou les récits sont souvent sans commentaires, sans interprétation et sans perspectives. Un des seuls textes annonçant une ligne politique, intitulé « Le sens de notre lutte<sup>67</sup> », est à ce titre intéressant : il reproche à la CGT la tactique des grèves tournantes qui « émiette » les

---

qu'il s'agit en réalité, « en collaboration avec des militants d'entreprise », de « poser en termes concrets (par des enquêtes sur leur expérience de vie et de travail) le problème de la gestion ouvrière ».

<sup>65</sup> Ivi (133).

<sup>66</sup> *Information & Liaisons Ouvrières* (1958, 1).

<sup>67</sup> « Le sens de notre lutte », dans *Information & Liaisons Ouvrières* (1960, 1-2).

luttés et constitue donc un « refus volontaire de coordonner les luttes à un échelon plus élevé que l'atelier ou l'entreprise ». À cela, le groupe oppose l'idée que toutes les luttes partielles ont en commun de manifester « des formes d'organisation autonome des travailleurs ». Il faut donc coordonner les luttes pour donner libre cours à leur tendance socialiste. Mais cette coordination, réaffirme le texte, doit se cantonner à un rôle de circulation immanente :

C'est pourquoi chaque lutte gagne à être connue de tous, telle qu'elle s'est déroulée et non pas telle qu'on peut la lire (ou ne pas la lire) dans l'*Humanité* ou dans un journal bourgeois. [...] C'est pour dépasser ce cloisonnement, établir des liaisons, des contacts, voir ce que nous avons de commun et ce que nous pouvons faire ensemble que nous sortons ce bulletin<sup>68</sup>.

Tout en posant frontalement la question de la coordination politique, ils aspirent ainsi à une coordination strictement immanente qui se réduit à peu près, finalement, à un vaste annuaire de grèves énumérant les jours non travaillés, les tentatives de *lock out* des directions, les positions de la CGT, les concessions obtenues sur les salaires ou les licenciements. Dans un texte rétrospectif, Henri Simon défend cette pratique :

La « conscience de classe » n'était ainsi nullement conçue comme ce qu'un groupe pouvait tenter d'injecter chez les travailleurs qu'ils soient ou pas en lutte. Elle évoluait avec la lutte elle-même et pouvait même régresser lorsque la lutte cessait. Cela ne voulait nullement dire qu'I.C.O. considérait qu'il n'y avait pas de perspective pour les travailleurs. [...] Le monde capitaliste devait disparaître et qu'une société communiste devait s'y substituer. [...] Tout comme I.C.O. se refusait de donner des consignes de luttes ou d'avancer un programme, il refusait de donner un contenu précis à cette approche d'un monde communiste : comment cela se déroulerait, quels organismes de lutte et de gestion de la société surgiraient, quelles règles de fonctionnement seraient établies. Ce serait l'œuvre des travailleurs engagés dans la lutte dont la conscience des buts et des moyens se développerait et se préciserait avec l'extension de la lutte<sup>69</sup>.

Simon assume donc une tendance à l'immanence pure de la politique à l'expérience, cherchant à préserver celle-ci de toute « injection » extérieure, au risque de l'indétermination de l'orientation politique et des luttes. Il est remarquable qu'un des critiques les plus fins de cette tendance soit finalement Lefort lui-même, dans l'entretien déjà cité, lorsqu'il cherche à expliquer pourquoi, peu de temps après avoir fait scission de Socialisme ou Barbarie avec Henri Simon pour fonder *Information & Liaison Ouvrières*,

---

<sup>68</sup> Ivi (2).

<sup>69</sup> Simon (2007, 18-19) (« Qu'était I.C.O. en 1962 ? »).

il abandonne cette revue à son tour. À propos de son rapport avec Henri Simon, il écrit ce qui suit :

Nos discussions débouchaient sur le silence. [...] L'essentiel [pour lui] était que les gens parlent de leur *expérience dans la vie quotidienne*. En un sens, il avait pleinement raison. Nous pensions tous qu'il y avait un maléfice de la Théorie détachée de l'expérience, de la quotidienneté, un maléfice de la théorie fabriquée pour les masquer. Mais encore fallait-il qu'il s'agisse effectivement d'expérience et que la quotidienneté ne soit pas pure banalité. Et l'expérience n'est pas brute, elle implique toujours un élément d'interprétation, s'ouvre à la discussion. La parole dans la vie quotidienne est encore une parole qui en réfute tacitement ou explicitement une autre et sollicite une réplique. Cependant pour Simon tout se passait comme si la parole de l'exploité, quel qu'il fût, quoiqu'elle dise, était par essence *bonne*. [...] Un gars, disait-il en substance, parle de ce qu'il voit, de ce qu'il sent : il n'y a qu'à l'écouter, ou mieux, c'est ça notre raison d'être, qu'à consigner ses propos dans notre bulletin. Je pense que ce culte de la parole brute se fondait sur la dénégation du dialogue. [...] Dès qu'il y avait une discussion, des arguments qui se succédaient, des oppositions qui se manifestaient, Simon, je le crois, avait l'impression qu'une insupportable violence était faite au libre cours de la parole : comme si s'établissait soudain un rapport de domination<sup>70</sup>.

La critique qu'adresse Lefort à Simon se rapproche ici de celle qu'avait adressée Castoriadis à Lefort et Simon : l'immanence pure ne fait pas une politique. La perspective est distincte cependant. Castoriadis insistait sur l'échelle globale sans laquelle un projet politique émancipateur est illusoire ; Lefort insiste sur l'équivocité de l'expérience qui appelle à un dialogue des interprétations. L'important pour lui n'est donc pas tant de faire monter en généralité et en extension les prémices politiques impliquées dans l'expérience ouvrière, que de mettre en dialogue ces différentes expériences pour échapper à un flux univoque d'informations qui, sur le plan politique, équivaut à ce « silence » sur lequel débouchaient ses discussions avec Simon.

## **6. Conclusion**

Dans les mêmes années et avec des inspirations communes, le groupe Correspondence aux États-Unis et le groupe Socialisme ou Barbarie en France ont tenté de fonder une théorie politique sur l'expérience prolétarienne. Cet article a montré que les différents membres ont envisagé cette entreprise de diverses manières, mais que chacune d'entre elles est confrontée à des apories spécifiques. Dans la collaboration de Paul Romano et de

---

<sup>70</sup> Lefort (1975).

Grace Lee Boggs ou dans le témoignage d'établi de Philippe Guillaume, la question n'est résolue que par l'harmonie préétablie des deux discours, et par la concentration exclusive sur l'organisation du travail dans l'unité de production immédiate. Dans le rapport entre Daniel Mothé et Cornelius Castoriadis, s'esquisse une autonomie plus franche du point de vue du travailleur, mais celle-ci a toujours pour limite le périmètre de l'unité de production. Par un détour et au nom du primat de l'expérience ouvrière, l'élaboration théorique du « contenu du socialisme » et de l'architecture de la planification future revient finalement à l'intellectuel. Une autre voie apparaît alors, celle de l'immanence pure, défendue par Claude Lefort mais surtout par Henri Simon : elle renonce néanmoins à toute orientation politique déterminée.

Dès lors, il est possible qu'une articulation féconde entre expérience prolétarienne et théorie politique doive être cherchée par-delà le présupposé anti-léniniste commun à ces entreprises.

## Bibliographie

- Aubert A. (2010), *Devenir(s) révolutionnaire(s). Enquête sur les intellectuels « marxistes » en France (années 1968 – années 1990). Contribution à une histoire sociale des idées*, thèse de doctorat en science politique, Université Paris I Panthéon-Sorbonne.
- Castoriadis C. [Chaulieu P.] (1950), *préambule à Ria Stone [Grace Lee Boggs]*, La reconstruction de la société, "Socialisme ou Barbarie", 7: 67.
- (1955), *Sur le contenu du socialisme*, "Socialisme ou Barbarie", 17: 1-25.
- (1957), *Sur le contenu du socialisme - suite*, "Socialisme ou Barbarie", 22: 1-74.
- Castoriadis C. [Cardan P.] (1959a), *Prolétariat et organisation*, "Socialisme ou Barbarie", 27: 53-88.
- , (1959b) *Prolétariat et organisation (suite et fin)*, "Socialisme ou Barbarie", 28: 41-72 .
- Castoriadis C. (1974), *Entretien avec Agence de Presse Libération (APL) Basse Normandie*, 26 janv.
- Denby Ch. [Ward M., Owens S.] (2017 [1952]), *Cœur indigné. Autobiographie d'un ouvrier noir américain*, trad. C. Estienne, Bassac: Plein Chant.
- Dosse F. (2018), *Castoriadis. Une vie*, Paris: La Découverte.

- Feron A. (2019), *Sartre contre Lefort. De quoi l'expérience prolétarienne est-elle le nom ?*, "Rue Descartes", 2, 96: 65-79.
- Fragier D. (2021), *Socialisme ou Barbarie. L'aventure d'un groupe (1946-1969)*, Paris: Syllepse.
- Gabler A. (2001), *Die Despotie der Fabrik und der Vor-Schein der Freiheit. Von 'Socialisme ou Barbarie' gesammelte Zeugnisse aus dem fordistischen Arbeitsalltag*, "Archiv für die Geschichte des Widerstandes und der Arbeit", 16: 349-378.
- Gogol E. (2004), *Raya Dunayevskaya. Philosopher of marxism-humanism*, Wipf & Stock Publishers.
- Gottraux Ph. (1997), « *Socialisme ou Barbarie* » *Un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre*, Lausanne: Payot.
- Guillaume Ph. [Rousseau de Beauplan C.] (1961), *Dix semaines en usine*, "Socialisme ou Barbarie", 31: 33-50.
- Haider A. et Mohandesi S. (2013), *Worker's inquiry. A genealogy*, "Viewpoint", 3: [www.viewpointmag.com/2013/09/27/workers-inquiry-a-genealogy](http://www.viewpointmag.com/2013/09/27/workers-inquiry-a-genealogy).
- "Informations & Liaisons Ouvrières", 1, 1958.
- "Informations & Liaisons Ouvrières", 21, 1960.
- James C. L. R., Lee G. et Castoriadis C. [Chaulieu P.] (2006 [1958]), *Facing Reality. The New Society. Where to Look for it & How to Bring it Closer*, Chicago, Charles Kerr.
- Lefort C. (non signé) (1952), *L'Expérience prolétarienne*, "Socialisme ou Barbarie", 11: 1-19.
- Lefort C. (1953), *Sartre et le marxisme*, "Les Temps Modernes", 89: 1540-1570.
- (1958), *Organisation et parti*, "Socialisme ou Barbarie", 26: 120-134.
- (1975), *Entretien avec C. Lefort*, "L'Anti-mythes", 14: 1-30.
- Lénine V. (1974 [1902]), *Que faire ? Les questions brûlantes de notre mouvement*, Pékin: Editions en langues étrangères.
- Marx K. et Engels F. (1988 [1846]), *L'Idéologie allemande*, précédée des *Thèses sur Feuerbach*, trad. G. Badia et al., Paris: Éditions sociales.
- Marx K. (2016 [1867]), *Le Capital. Critique de l'économie politique*, liv. I, trad. J-P. Lefebvre et al., Paris: Éditions sociales.
- Monferrand F. (2021), *Capitalisme, expérience, organisation. Retour sur Socialisme ou Barbarie*, "Implications philosophiques", 13: <https://www.implications-philosophiques.org/capitalisme-experience-organisation/>
- Mothé D. [Gautrat J.] (1955), *Le problème du journal ouvrier*, "Socialisme ou Barbarie", 17: 26-48.

- (1957), *L'usine et le problème de la gestion ouvrière*, “Socialisme ou Barbarie”, 22: 74-111.
- (1959), *L'ouvrier et l'exploitation*, “Arguments”, 12-13: 21-23.
- R. M. (1954), *Intellectuels et ouvriers : un article de Correspondance*, “Socialisme ou Barbarie”, 14: 74-79.
- Raffin M.-F. (2005), *'Socialisme ou Barbarie'. Du vrai communisme à la radicalité*, thèse de science politique: Institut d'études politiques de Paris.
- Renault M. (2016), *C. L. R. James. La Vie révolutionnaire d'un 'Platon noir'*, Paris, La Découverte.
- Romano P. [Singer Ph.] (1949-1950) [1947], *L'Ouvrier américain*, “Socialisme ou Barbarie”, 1-6.
- Simon H. (2007 [1968]), *Préface à I.C.O.*, La Grève généralisée. Mai-juin 1968, Paris: Spartacus.
- Touraine A. (1959), *Situation du mouvement ouvrier*, “Arguments”, 12-13: 7-15.
- Vivier G. (1953), *La vie en usine*, “Socialisme ou Barbarie”, 12: 31-47.
- Ward S. (2016), *In Love and Struggle. The Revolutionary Lives of James and Grace Lee Boggs*, Chapel Hill (NC): University of North Carolina Press.